



**Rencontre à l'Espace Associatif
Gilbert Roth de Limoges
Le 5 octobre 2023**

Marie : Nous sommes ici ce soir pour parler du polar au féminin et des quartiers sensibles. Pour ceux qui ne me connaîtraient pas je suis présidente d'une association : Marsa Publications animations. On a un volet « édition » et un autre « transmission, animation culturelle ». Notre rencontre se fait dans le cadre du festival « Citoyennes de la diversité ». Les éditions Marsa <http://www.revue-a.fr/>, outre « polars au féminin » publient aussi des livres témoignages de personnes bi ou pluriculturelles.

Nous avons une collection consacrée à la poésie, une autre sur l'art et une dernière sur le surréalisme avec un ouvrage consacré à la poésie surréaliste japonaise et, enfin, nous avons une revue dont chaque numéro développe un grand dossier. Le dernier est consacré à François Maspero qui en plus d'être éditeur était aussi écrivain, traducteur.

Je vais présenter maintenant nos deux autrices.



Rénia est une personne multiculturelle. Sa famille est originaire de la petite Kabylie et elle connaît très bien la ville de Béjaïa (Bougie). Hispanophone et hispanophile, elle a vécu assez longtemps en Andalousie où elle a fréquenté l'université de Cordoue et, ensuite, elle est devenue enseignante d'espagnol et de français dans un lycée professionnel à Marseille et c'est donc aussi une vraie Marseillaise. Elle y a monté un échange avec l'Espagne et, bien entendu, elle est aussi écrivaine puisqu'elle a publié deux romans, une pièce de théâtre, de la poésie et des nouvelles.

Nelly est une intellectuelle, une universitaire qui travaille notamment sur la littérature féminine de la fin du XIX^e siècle. Elle est enseignante dans le secondaire et à l'université. Elle a écrit des nouvelles et elle est aussi artiste puisque elle réalise des collages, par exemple pour les couvertures de ses deux romans policiers.

Je vais commencer en posant à mes deux autrices une question un peu bateau mais très importante : pourquoi avoir choisi d'écrire dans le genre policier ?

Rénia : J'étais en Algérie et je discutais avec des gens de la situation et la plupart de mes écrits, c'est autour de la femme pour dénoncer la situation de la femme aussi bien en Algérie que dans l'immigration et c'est à partir de ces discussions que je me suis dit que mon prochain roman aurait pour personnage principal une femme, une femme commissaire et ça se passera en Kabylie, à Béjaïa, la région dont je suis originaire. L'idée du roman policier est partie de là et j'avais envie, à partir de ce personnage de femme commissaire de police (il n'y en pas beaucoup, il y a une commissaire divisionnaire dans la wilaya de Béjaïa), de parler des femmes et prendre une femme commissaire, c'était assez provocateur.

Marie : Et, en plus, tu lui fais traverser la mer. Comme on dit en Algérie : « *elle est allée de l'autre côté de la rive* ».

Nelly : Avant d'écrire mon premier polar j'ai fait du classement, du recopiage, des annotations sur près de 600 lettres de la famille Renée Vivien. On m'avait demandé si ça pouvait m'intéresser et ça m'a pris quatre ans de ma vie et ça a été un gros travail d'enquête et, après que le livre soit sorti je me suis demandé : « *et maintenant, qu'est-ce que je fais ?* » Je suis une grande fan de polars et mon premier polar a été écrit très vite. En six mois, je l'avais bouclé. Et la reconstitution que j'avais opéré de la vie de Renée Vivien , cette femme de lettres qui était coincée dans une sorte de brume (on en fait une sorte d'icône LGBT), m'a beaucoup aidée. C'était une femme solaire. Elle est morte très jeune. Elle avait traduit Sapho. J'avais envie de retrouver cette sorte de vibration dans l'enquête. Donc, **Une infirmière dans le jardin**, ça se passe à Périgueux dans un quartier où j'ai habité qui a une très mauvaise réputation, le Gour de Larche. Quand vous allez à Périgueux, on vous indique le golf mais pas ce quartier qui est juste à côté et, comme j'y ai vécu, je voulais parler aussi de ce que j'y avais ressenti et pas en rester aux clichés des gens de l'extérieur.

Rénia : Dans mon quartier, on m'appelait « La fouine » et « La bazarette », celle qui parle, qui cherche, qui est très curieuse et, comme Nelly, passionnée par les romans policiers parce que j'ai pratiquement lu tous les romans de Camillieri et Dona Leone dont mon amie est sa traductrice à Venise.

Marie : Tu as abordé la question des lieux, des décors de tes polars et je veux dire un mot de celui de notre amie absente, Myriam Kendsi, qui se passe dans un quartier populaire de Grenoble avec les personnages du quartier : les gens du centre social, le gars qui a réussi, celui qui fait que des conneries, le dealer, etc. Et ça se passe pendant un moment d'émeute urbaine. Donc, on voit toutes les problématiques, comme ce qui s'est passé il n'y a pas longtemps, c'est-à-dire la misère globale de ces quartiers relégués. Voilà donc pour ce polar : **Les cimetières de l'empire** dont je voulais dire deux mots. Rénia, je reviens vers toi et tes décors. Il y en a deux : Béjaïa et sa région et il y a aussi Marseille.

Rénia : Ce qui m'intéresse toujours est de relier les deux rives, donc, du coup, j'avais envie d'écrire un livre qui démarre en Kabylie pour revenir sur l'histoire de l'immigration à travers

différents personnages. C'est une manière de conter puisque je pars d'anecdotes, d'histoires et je n'avais pas du tout envie de sombrer dans le cliché « quartiers nord » de Marseille. On sait ce qu'il s'y passe malheureusement tous les jours. J'ai enseigné trente ans dans les quartiers nord de Marseille dans un lycée professionnel. Donc, j'ai vu se succéder des générations de jeunes et, à un moment, j'ai même enseigné à des gens qui venaient du même endroit que moi en Kabylie.

Ces gens-là se succédaient et je voyais que les choses ne changeaient pas en fait. La plupart de ces jeunes vivent dans des familles monoparentales, la plupart du temps avec la mère parce que le père est parti ou il est mort ou il est chômeur. Sur la génération des gens qui ont aujourd'hui entre 50 et 60 ans qu'on a licenciés chez Peugeot, chez Renault, les enfants n'ont jamais vu leur père travailler. Ils ont vu leur mère aller faire des ménages. J'en croisais tous les matins qui attendaient le bus pour aller faire le ménage dans les bureaux, etc. et, leurs enfants, je me demandais toujours : « *comment vont-ils faire pour sortir de ce milieu ?* » et j'avais envie de montrer à travers cette histoire-là, à travers ce meurtre, comment, à partir de ce cadavre qu'on va retrouver à Béjaïa, on va remonter le temps et parler de cette histoire de l'immigration, de ces enfants qu'on a parqués quelque part dans les cités à Marseille ou ailleurs et dont on voit aujourd'hui le résultat.

Les personnages jeunes, soit il manque la mère, soit il manque le père mais il s'est passé quelque chose et il y a une souffrance chez ces jeunes-là qui fait que le malheur va se répéter. Le décor à Marseille, ce sont les quartiers nord et l'Estaque, des quartiers qui sont peuplés par des gens qui viennent de ma région de Kabylie depuis plus de cent ans. Ils sont venus travailler dans le bâtiment, dans les docks, dans le sucre et, quand on voit les noms des gens impliqués dans les règlements de compte, ce sont des gens qui sont la troisième ou quatrième génération et, aujourd'hui, ils s'entretenant et, de l'autre côté, sur l'autre rive, le décor c'est la région d'origine Béjaïa, Boukhelifa, c'est la région connue dans le monde entier parce que c'est de là que vient Zidane et quand on regarde l'ascension de Zizou, on voit qu'il vient d'un quartier où, aujourd'hui, on s'entretue.

J'avais envie de montrer le lien entre ces lieux et de montrer ce qu'on a fait de ces gens-là. On en est à un siècle d'immigration et à part quelques-uns qui font de la politique, qui font du sport, la majorité, malheureusement, elle n'arrive pas à s'en sortir et quand des gens s'en sortent, parce que ces quartiers-là donnent aussi des avocats, des médecins, des professeurs, ces gens-là s'en vont.

Marie : Dans ton livre, on voit l'Estaque, le port, les bateaux, ce couple de la première génération qui va faire ses courses, s'asseoir pour regarder la mer.

Rénia : Cette image symbolisait l'espoir. Thanina, la commissaire, quand elle débarque à l'Estaque, elle voit Djidda la grand-mère de Mayla, elle voit ces vieux qui font leurs courses, qui vivent à côté d'autres immigrés, des Espagnols. Ils sont arrivés avec de l'espoir et puis, malheureusement, il va arriver des choses terribles dans leur famille.

Marie : C'était pour dire que ton roman est très ouvert sur la mer et on retrouve cette mer des deux côtés, qu'elle soit réelle ou fantasmée, elle est là.

Nelly : Le décor de **Une infirmière dans le jardin** c'est une cité HLM où la communauté maghrébine a été mise un peu à l'écart de Périgueux, où les jeunes font parler d'eux quand ils « empruntent » des voitures quand ils s'ennuient et où il y a des petits trafics. Moi, quand j'y habitais, je traversais sans problème le quartier pour aller faire mon footing à toute heure du jour et de la nuit. **Un cadavre dans le cellier**, ça se passe à Terrasson dans un collège où j'enseigne le français. Le collège est classé ZEP, c'est-à-dire qu'on y a une

population plus pauvre, plus fragilisée. À Terrasson on a une très grosse communauté turque qui a été amenée là par le fondateur des papeteries du Lardin qui, en ce moment, sont en perte de vitesse et qui cherchent un acquéreur. Donc, une communauté turque qui est installée, plus ou moins intégrée dans la petite bourgade depuis plusieurs générations et, au collège, il y a plein de communautés qui se fréquentent. Ça, c'est mon quotidien. J'ai appris le turc en fréquentant mes élèves, en essayant de répondre à leurs interrogations identitaires et quand j'ai dit à l'un d'eux que, avec son nom, c'était probable qu'il ait des origines grecques, il m'a répondu « *pas question !* » mais je lui ai expliqué que son nom, en grec, voulait dire « église » et, finalement, il m'a dit qu'il avait un grand-père qui était probablement grec et ça le fait réfléchir à son histoire. Donc, on est dans un bon petit collège de campagne d'aspect très tranquille avec des tensions, des non-dit identitaires et, tout ça, au milieu de la nature, des oiseaux donc, je fais un contrepoint à ce calme, à la beauté de ses « jardins de l'imaginaire » qui est une destination touristique locale. Donc, Terrasson avec toutes ses communautés parce que la bourgade est située dans la vallée de la Vézère, et ces gens-là sont bloqués là parce que, pour aller à Brive, par exemple, c'est dans un autre département, c'est presque aussi infranchissable que la Méditerranée.

Marie : Je reviens à Rénia avec son personnage de Thanina, une femme commissaire de police sur lequel je voudrais que tu développes un peu et, ton roman, outre l'aspect policier est aussi un roman très noir. Il y a des histoires enchâssées les unes dans les autres, des histoires parallèles qui sont toujours des histoires de femmes et, souvent, des histoires terribles qui illustrent des réalités politiques, sociologiques. Avec ce roman, on circule dans des conditions féminines multiples.

Rénia : Thanina, c'est une femme de caractère, une belle femme qui est originaire de la région. Elle est partie faire ses études à Alger où elle s'est formée. Je voulais montrer sa condition de commissaire qui n'est pas évidente dans un pays arabo-berbéro-musulman. C'est assez difficile pour elle d'être reconnue, d'être acceptée. Donc, c'est quelqu'un qui a une très forte personnalité, qui fait un peu peur au préfet parce que le préfet ne veut pas de vagues. Donc dès qu'elle entre en scène, c'est un personnage un peu provocateur. Elle s'est battue pour arriver là où elle est, venant en plus d'un milieu populaire.

Elle s'est battue contre sa famille, contre les préjugés. Sa mère lui dit « *Tu te comporteras comme un homme et tu auras un ventre stérile car aucun Algérien sain d'esprit ne voudra épouser une femme qui commande des hommes.* » Donc, elle sait à quoi s'attendre, elle n'est pas mariée, elle n'a pas d'enfants. Elle sait très bien que, avec sa carrière, elle n'aura pas une vie comme sa mère ou sa grand-mère en rêvait pour elle mais elle s'est battue pour arriver là où elle est.

Ce que je veux démontrer à travers ces histoires de femmes ce sont les conséquences de ces années noires, de la guerre entre les militaires et les fondamentalistes, sur la Kabylie et l'Algérie en général, ces 250.000 morts au moins tués par les militaires ou les islamistes radicaux. Ça a été une véritable guerre civile où il y a eu des horreurs terribles notamment contre les femmes. Toute la société saigne encore de ses cicatrices et, à travers un personnage féminin du roman, je veux montrer comment, déjà victime du terrorisme, elle peut aussi être victime de l'homme qu'elle a épousé. Je voulais montrer comment toutes ces femmes qui avaient été victimes dans les maquis, qui avaient été violées, torturées par les islamistes, comment elles avaient été rejetées malheureusement par la société algérienne. Beaucoup d'elles ont fini dans la prostitution parce que leurs familles ne

voulaient plus d'elles, surtout celles qui avaient des enfants, des enfants dont elles ont accouché comme elles ont pu et qui ont vécu dans des conditions qui n'ont rien de bon pour eux. Ce sont des personnages de femmes victimes de ces dix années de massacres et de guerre. Elles vivent en Algérie mais aussi de l'autre côté en France où l'islamisme radical a montré le bout de son nez. Il y a dans le roman les personnages d'un jeune homme et d'une jeune fille qui sont à la recherche de quelque chose de plus grand qu'eux et, malheureusement, la seule chose plus grande qu'eux qu'ils trouvent, c'est la religion dans ses pires formes.

Nelly : Les personnages que je mets en scène sont placés sous le signe de la féminité. J'assume complètement le caractère autobiographique : j'ai vécu dans ces lieux, les dialogues sont souvent repris de discussions que j'ai eues. Sybille Garcia, la professeure va servir de témoin puisqu'elle est en charge de cette classe où était l'élève de troisième assasiné et il y a aussi un autre personnage féminin fort qui est Eléonore Ardouin de Meignan. Elle vient d'une famille de militaires. C'est elle qui est en charge de satisfaire l'ambition paternelle puisque son père était le dernier colonel du 5^e régiment de chasseurs qui a longtemps été le fleuron militaire de Périgueux. Eléonore est une femme forte qui va prendre les choses en main, qui va vraiment passer à l'acte. Pour une question d'honneur, elle va démissionner, partir en Argentine, pays où il n'y a pas d'extradition, pour devenir mercenaire. On la retrouve ici parce qu'elle est obligée de revenir en Dordogne.

Ce sont les deux personnages de femmes fortes et il y a aussi beaucoup de mères qui accompagnent leurs enfants quand ils sont interrogés par la gendarmerie, des mamans qui ont des réactions aussi diverses que violentes. Je me suis renseignée auprès des diverses communautés présentes pour savoir si ces réactions étaient différentes en fonction des origines et tout le monde m'a assuré que non et mes questions les ont souvent fait rire. Il y a une maman qui m'a dit : « *Moi, mon fils, je lui aurais décollé la tête s'il avait fait ça.* »

Marie : Venons-en aux victimes.

Rénia : On trouve donc le corps d'une jeune femme et la commissaire Thanina débarque... et j'imaginai les réactions des gens du village, des gens des villages à l'entour que je connais devant le corps à moitié nu de cette femme... donc, pour moi, ça a été facile de l'écrire parce que, comme Nelly, je décrivais un lieu que je connais où je vais depuis plus de quarante ans et, en plus, je me suis inspiré de personnages existants pour tout ce roman. Bien sûr, j'ai changé les noms de familles et les noms de villages pour éviter les problèmes parce que les noms de villages renvoient souvent à des noms de familles, à ce qu'on appelait avant des clans. Donc, le nom du village signifie forcément un lignage et, surtout, des gens, pas seulement des pierres ou des routes. Ce meurtre va finalement servir de fil à l'histoire sans être lié forcément aux critiques sociales dont je parlais tout à l'heure et la commissaire va être confrontée à un autre meurtre beaucoup plus violent qui va amener ma critique de cette société, de ce monde totalement hypocrite qui a abandonné les femmes.

Nelly : Dans **Une infirmière dans le jardin**, cette femme de militaire qui a suivi son mari en Guyane se retrouve dans un jardin qui n'est pas le sien et toute une enquête va être menée à partir de sa maison et elle va être amenée à faire la connaissance de ses voisines qu'elle ne connaît pas, à développer des relations avec ces étrangers qui sont de l'autre côté de la haie qu'elle croise sans savoir qui ils sont. C'est un monde essentiellement de vieilles femmes où il y a très peu d'hommes. Le commissaire est « un peu mou du genou » comme on dit. Dans **Un cadavre dans le cellier**, j'ai mis en scène la figure de la victime. C'est un

jeune garçon qui s'appelle Virgile. C'est une synthèse de beaucoup d'élèves que j'ai eus mais j'ai choisi un prénom rare pour que les gamins ne passent pas leur temps à me demander qui c'est parmi eux qui est dans le roman. Le commissaire est un Martiniquais qui préfère être Martiniquais que Parisien bien qu'il soit né à Paris car il s'est rendu compte que les gens du coin n'aiment pas les Parisiens. Mais il joue de son ambiguïté pour ne pas être victime de préjugés.

Rénia : Je raconte plusieurs histoires et ce sont des histoires de couples et ce que j'avais envie de montrer c'est que ce sont des histoires tragiques parce que on vit dans une société où, notamment de l'autre côté, où il y a peu de place pour l'amour. C'est pareil sur les deux rives dans les villages comme dans les cités. Marie a présenté mon roman comme un polar féministe mais les hommes algériens sont aussi victimes de cette société.

Eux aussi ils ont envie d'être heureux dans leur vie sans avoir à rêver avec internet ou devoir prendre le bateau pour aller ailleurs. Pour les personnages de femmes je me suis inspiré de copines algériennes qui sont des militantes, des femmes fortes, des psychologues, des photographes, des commissaires mais je voulais montrer non pas une image totalement négative du macho algérien mais aussi de l'homme qui est lui aussi victime de ce système. Certains de mes personnages masculins sont obligés de fuir. Il y a un personnage qui part parce qu'il ne peut pas vivre de son art. Ce sont des hommes que je connais, dans mes rencontres littéraires en Algérie je me suis fait beaucoup d'amis hommes avec qui j'ai une relation très forte et ils m'ont confié beaucoup des choses de leurs vies, de leurs souffrances de vivre dans un pays où on ne peut rien faire, où on ne peut pas aimer qui on a envie d'aimer parce qu'on ne peut pas aller dans un hôtel sans montrer le livret de famille si on n'a pas de logement, ou alors il faut faire partie de l'élite pour avoir un appartement pour voir sa copine. J'avais envie de montrer aussi que, dans cette société, les garçons sont tout autant victimes que les femmes. D'ailleurs, il y a dans le roman le copain de Thanina, et on voit que, au départ, il est un peu sur des clichés sur les femmes et on le voit qui évolue, qui se remet en question. Le féminisme n'est pas contre les hommes, il est pour que hommes et femmes puissent arriver à avoir d'autres types de relations. Certes, le féminisme est d'abord pour les femmes mais, en tout cas, dans mon texte et dans ma conception des choses il n'est pas contre les hommes, sauf les oppresseurs. Là, quand il y a de l'oppression, c'est un combat pour la justice.

Mon idée principale en écrivant ce roman, mon envie, c'était d'écrire un roman qui relie les deux rives, les deux villes et je pense que j'y suis arrivée d'après les gens qui l'ont lu. J'avais envie de conter mes régions d'origine que ce soit du côté marseillais ou du côté kabyle et je suis partie d'anecdotes, d'histoires qu'on m'a racontées chez moi en Kabylie. C'était le but, ce n'était pas l'idée d'avoir un roman provocateur même si beaucoup de gens qui l'ont lu l'ont trouvé provocateur et, de toute façon, la seule solution pour que les choses évoluent là-bas était de montrer cette violence qui continue d'exister, la preuve c'est que l'immigration kabyle et algérienne à Marseille date de 1880 et que les jeunes, aujourd'hui, soit ils se revendiquent de la religion, soit ils se tuent entre eux. Soit tu remplis les mosquées, soit tu remplis les cimetières et, moi, j'avais envie de montrer ça et de dénoncer cette société qui continue à ne pas donner une chance à ces gosses, qui continue à ne pas chercher de solution parce que ce n'est pas en continuant à parquer ces jeunes et à les envoyer en lycées pro ou en centres de formation qu'on règle les problèmes. Et on est aujourd'hui dans la régression la plus totale avec la réforme du lycée professionnel qu'on veut transformer en centres de formation avec des CAP de merde qu'on veut imposer à des

gamins qui n'en ont pas envie. Ma révolte elle est là, on est toujours dans le même schéma et ça va donner quoi sinon de plus en plus de trafiquants parce que, entre faire un CAP de je ne sais quoi qui ne plait pas aux gamins et toucher 80 ou 100 euros dans la journée en dealant, le choix est vite fait, alors que ces gamins, ils veulent s'en sortir et sortir du quartier.

Nelly : Je suis tout à fait d'accord avec Rénia. Moi, en matière de stratégie, je suis la goutte d'eau, celle qui entraîne la destruction lente de tous les préjugés. Les gamins sont confrontés à des valeurs que les adultes tentent de leur imposer mais ils ont le droit de dire non, de se construire autrement et j'aime bien montrer des adolescents qui sont un peu coincés entre les attentes de la société et ce qu'ils aimeraient être. C'est très compliqué pour eux et c'est une vraie souffrance doublée souvent d'une question identitaire, d'aspirations, de problèmes financiers. Des fois, on est sur des choses très compliquées quand l'aîné est un garçon et que la petite sœur est plus intelligente que son aîné, qu'elle a d'autres aspirations. Quand ils sont avec leurs téléphones, il y a quelque chose qui est de l'ordre de la fuite en avant parce que ça ne remplace pas le dialogue.

Rénia : Moi, ce qui me révolte le plus c'est qu'on est dans la régression la plus totale. J'ai enseigné trente ans dans ce quartier et ce lycée. J'ai envoyé à l'époque des filles en Espagne faire des stages, à Barcelone, etc. Pour pas qu'elles se fassent tuer par leur père gitan ou arabe parce qu'il fallait qu'elles prennent le train pour aller à Barcelone se faire avorter, j'allais chercher les filles chez elles pour qu'elles puissent venir à des soirées et il fallait que j'explique aux parents ce qu'on allait faire. J'ai passé ma vie à monter des projets pour les sortir de chez elles, les garçons aussi. Je me souviens du premier stage en Espagne où les élèves me disaient en parlant des Espagnols : « *on est des noirs et des arabes, ils vont être racistes avec nous* ». Les gens les tutoyaient, comme font les Espagnols mais ils les accueillait chez eux et mes élèves étaient sidérés et, au retour, ils m'ont dit « *merci madame, on est sortis de notre quartier, on n'était jamais sortis.* » J'ai fait ça pendant des années et puis est arrivée à un moment donné une nouvelle génération : « *Mon père, il veut pas, ma mère, elle veut pas* ». Et mon collègue avec qui je montais ces projets me dit qu'il a du mal à trouver des gamins pour faire des stages un peu lointains. Parce que on est dans la régression : les parents ne veulent pas que leurs enfants partent à l'étranger. C'est terrible ! Ou alors il y a des filles qui me disaient qu'il fallait demander l'autorisation à leur frère ! Et une fois, à son copain ! J'ai pris le téléphone de la fille pour appeler son copain et je lui ai dit : « *Tu sais qui je suis ? C'est quoi cette histoire ? C'est toi qui va donner l'autorisation ?* » On est dans des situations comme ça, dans des schémas de régression. C'est terrible.

Nelly lit un passage de son roman : un dialogue entre deux élèves, l'un a des parents plutôt riches et l'autre une mère célibataire sans emploi. La discussion tourne autour des cadeaux attendus pour Noël et met en lumière les deux mondes dans lesquels évoluent les deux copains dont l'un a comme idée, « pour faire chier les riches » de boucher avec de la glue tous les distributeurs de billets de la commune.

Rénia lit un passage sur les pêcheurs vivant de cabotage autour de Marseille. Ils vivent près des usines de ciment et du port et, dans le contexte économique de l'après-guerre, tous ces gens venus d'un peu partout, avec des histoires souvent dramatiques, travaillent et vivent ensemble.

Question : Toutes les deux vous parlez de régression. J'ai été longtemps enseignant et ça fait aussi pas mal de temps que je suis à la retraite mais cette idée de régression n'évoque rien pour moi. Donc je me dis qu'il y a des choses qui changent vite. Comment vous expliquez ça ?

Nelly : La régression... C'est au sens que je n'ai pas de révolutionnaires en face de moi au sens qu'ils n'ont pas de rêves. Ils veulent du confort. C'est du matériel. Leur parler du droit d'expression, des droits des femmes, leur parler de voyager, de sortir de ce qu'ils ont connu, ça ne leur cause pas. Le premier vœu d'orientation qu'ils font, c'est Terrasson. C'est pas « *j'ai envie d'être médecin, avocat ou n'importe quoi* », c'est Terrasson. Je veux rester là parce que le dehors me fait peur.

Pour les garçons, l'idée de voyage est associée au métier de camionneur, pour eux, c'est le summum. Être camionneur, c'est pouvoir voyager alors que bosser sur un bateau... Il y a plein de métiers qui vous font voyager pour ces élèves qui sont bilingues, parfois trilingues. Il y en a qui connaissent l'anglais, le turc, le français, je leur dis d'aller à l'international, il y a de beaux métiers, vous pourrez voyager, réaliser vos rêves. Bof... Trouver des formations, des écoles, décrocher des bourses. On croise les doigts pour que, à la dernière minute, il n'y ait pas de problème ou qu'ils ne se dégonflent pas. J'ai deux gamins qu'on a réussi à expédier à Périgueux pour des formations dans le médical, là, à la rentrée, on les a récupérés parce que Périgueux ça faisait trop loin (60 km), ils se retrouvaient tous seuls sans leurs copains. C'est en ce sens que je trouve qu'il y a régression et quand je leur parle de liberté d'expression... « *Madame, c'est pour quoi ?* »

Rénia : Quand je parle de la régression, c'est la régression de la société en général, pas de ces gamins seulement. Je suis quelqu'un de très passionnée par l'enseignement, par l'espagnol qui est aussi ma langue depuis que je suis née, c'est ma culture l'Espagne et, quand j'enseignais, j'étais là pour leur apprendre la langue et aussi leur transmettre cette culture qui me passionne et, les derniers temps, je discutais avec mon collègue : ils ne voulaient même plus chanter. Si je leur dis de chanter du rap, ils vont chanter du rap mais, chanter des chansons en espagnol ? Non, on chante pas. Et aucune discussion à partir des textes, quel que soit le problème : les Gitans en Espagne, leur histoire... Rien, ils sont incapables de penser, de réfléchir, d'analyser.

On est en train d'en faire des moutons à qui on a donné un portable et qui croient tout ce qu'ils voient ou entendent sans recul. On est en train d'en faire des moutons. Il faut pas s'opposer parce que, dès que tu bouges un peu... C'est un monde de moutons qu'on est en train de fabriquer dans cette société capitaliste mondialisée où il y a une minorité de riches qui s'enrichissent sur notre dos.

Marie : Je crois qu'il faut développer nos capacités d'écoute, ne pas en rester aux clichés sur les uns et les autres. Quand j'entends des technocrates parler des quartiers sensibles, ils les appellent les QPV, les quartiers politique de la ville. Ce ne sont plus des personnes mais des questions à régler. Il n'y a que la patience, l'amour, l'écoute qui changeront les choses mais c'est long.

Rénia : Les élèves sentent tout de suite le rapport avec le prof. J'ai été prof principal pendant 25 ans et, malgré tout ce que je peux penser par ailleurs de la gestion des flux d'élèves par l'éducation nationale, ça n'empêche pas le rôle du prof qui peut établir le contact avec les élèves, leur parler, les écouter, etc. C'est ce contact humain qui fait une grande partie de la valeur de l'école.



Une infirmière dans le jardin

Nelly Sanchez

Ed : Les livres de l'îlot, 2021

Sybille Garcia est professeur de français à Périgueux et elle apprend que le corps de sa voisine, infirmière militaire à la retraite, a été retrouvé dans un jardin à l'autre bout de la ville. Manifestement, elle a été assassinée et le corps a été transporté.

L'héritier de la voisine veut vendre la maison mais il habite au loin et finit par s'entendre avec la belle-fille de Sybille pour qu'elle vide la maison et qu'elle vende ce qu'elle peut. C'est de cette manière que Sybille entre dans l'intimité de cette voisine inconnue et cette partie du roman est la plus intéressante parce qu'elle met bien en lumière tout ce que

l'on peut déduire du cadre de vie de quelqu'un et des traces laissées par cette personne.

Sybille va donc enquêter et finira par comprendre pourquoi sa voisine a été assassinée. Entre temps, on aura fait la connaissance de quelques habitants du cru, on se sera un peu baladé à Périgueux (celles et ceux qui ne connaissent pas cette ville n'ont pas de chance...), on aura senti la torpeur de l'été et la fraîcheur des soirs d'orage.

Un cadavre dans le cellier

Nelly Sanchez

ed Les livres de l'îlot, 2022

Avec ce cadavre, Nelly Sanchez nous offre un polar inhabituel parce qu'il se passe dans un collège de ZEP d'une petite ville en Dordogne.

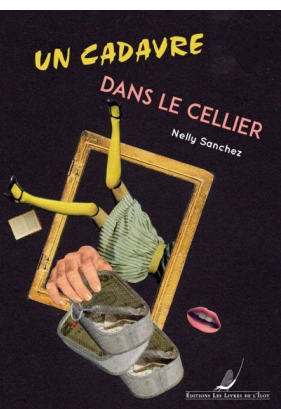
La narratrice est prof principale d'une classe de 3^{ème} où elle enseigne le français et l'un des charmes de cette histoire tient à ce que l'auteure est également prof de français dans ce même collège et que la description qu'elle fait du fonctionnement de la classe et des élèves renvoie clairement à ses expériences d'enseignante très empathique.

On a donc droit aux histoires d'adolescent.e.s en proie à leurs besoins de reconnaissance et d'amour, aux relations sociales tendues de cette époque de la vie, tout ceci exacerbé par la découverte du cadavre d'un élève dans le cellier de la maison où certains élèves de cette classe de 3^{ème} ont organisé une fiesta pour célébrer le début des vacances.

L'enquête est confiée à un couple d'enquêteurs qui ne connaissent ni la ville (Terrasson La Villedieu) ni le milieu scolaire et la prof de français tente de les aider à pénétrer dans ce maquis sentimental où tout le monde se connaît sans vraiment se connaître.

L'écriture est nerveuse avec des chapitres courts et Nelly Sanchez nous amène à une conclusion à la fois inattendue et plutôt logique au regard de tout ce qui se passe entre garçons et filles de cet âge.

Après ce deuxième roman de l'auteure, on attend les suivants.





Le choix de Thanina

Rénia Aouadene

Mars-A 2022

Un court roman où l'aspect policier sert de cadre à l'auteure pour parler de la société algérienne actuelle.

L'histoire se déroule au début des années 2000 et les massacres de la "décennie noire" sont encore bien présents dans toutes les têtes.

La description de la Kabylie, le poids des traditions et de l'histoire, la place compliquée des femmes dans une société où leur soumission semble une donnée évidente font l'intérêt du texte. Les changements à cet égard sont incarnés par le personnage de Thanina qui est devenue commissaire de police, un métier d'homme qu'elle exerce

avec autorité et efficacité, ce qu'elle "paie" par une certaine solitude. Comme sa mère lui a dit : « *Aucun homme algérien ne voudra d'une femme qui commande des hommes* ».

Le cadavre d'une jeune femme est retrouvé lardé de coups de couteaux. L'enquête tente d'établir l'identité de la victime, ce qui donnera l'occasion à l'auteure de faire un aller-retour entre la Kabylie, le pays de ses parents et Marseille, la ville située sur l'autre rive, ville qu'elle connaît bien pour y avoir travaillé longtemps dans l'enseignement.

HAMMETT

Jean Dufaut et Marc Malès

Edition Glénat

collection Caractère - 1996

Cette collection présente des biographies romancées.

Cette BD présente un résumé illustré de la vie du père fondateur du roman policier moderne, Dashiell Hammett, qui va initier les archétypes des personnages du genre polar à partir de son expérience personnelle de détective privé.

L'action se passe dans les années 1950, au moment même où Dashiell Hammett est l'objet d'une enquête du FBI pour accointance supposée avec le parti communiste US. IL est appelé à témoigner dans son procès. L'Agence croit tenir une preuve accablante de son action subversive contre le patronat local, en se basant sur le contenu du manuscrit de son premier roman .

À l'époque il travaillait comme détective de l'agence Pinkerton dans le Montana auprès d'une grande famille propriétaire d'une

